

très attachante. Ayant fait connaître d'avance quels ont été les grands résultats de cette expédition, nous donnerons à nos lecteurs quelques extraits propres à leur faire connaître les pays que les deux frères ont traversés, les peuples auxquels ils ont eu affaire et les dangers qu'ils ont courus.

Nos voyageurs se rendirent d'abord de la station anglaise du cap Coast à Badagry, dont le chef, qui avait très-bien accueilli Clapperton lors de sa seconde expédition, les retint le plus longtemps qu'il put, afin de leur soutirer la plus grande partie de ce qu'ils emportaient. Il leur fallut faire des présents considérables au chef Adouly, et à d'autres chefs inférieurs, pour obtenir des chevaux, des guides, et la liberté d'aller plus loin. " Adouly, dit Richard Lander, vint examiner lui-même le contenu de nos malles. Il était porté dans un hamac par deux hommes, et avait pour vêtement une chemise anglaise, un manteau espagnol, un turban et des sandales ; trois petits garçons demi-nus l'accompagnaient, et vinrent un à un se placer aux pieds de leur maître, selon leur coutume. Adouly fuma presque tout le temps qu'il passa avec nous ; cependant, à mesure que chaque malle s'ouvrait, il était lentement sa pipe de sa bouche, comme indifférent à tout ce qui se passait : mais de la couche sur laquelle il était étendu, il regardait avec une intense curiosité chaque objet qu'on soumettait à son observation. Tout ce qui, selon lui, demandait un plus mûr examen, ou, pour parler plus convenablement, tout ce qui le tentait, était remis entre les mains à sa propre requête ; mais, comme il eût été impoli de le rendre après l'avoir souillé en y touchant, le chef le remettait d'un air nonchalant à ses pages accroupis, qui le faisaient disparaître aussitôt entre leurs jambes. "

" Le bon goût d'Adouly ne pouvait être mis en doute : et nous avons vu sans surprise, mais avec chagrin, passer une grande partie de ce que renfermaient nos malles des nations du monarque dans celles de ses jeunes favoris. Rien ne lui semblait indigne d'être accepté, depuis du beau drap écarlate jusqu'à un sifflet d'un sou. Le roi nous demanda même une couple de ces petits instruments pour charmer ses loisirs dans la solitude. Et quoiqu'il ait reçu des fusils, des munitions et une foule d'objets, montant à près de trois cents onces d'or, il est si loin d'être satisfait qu'il grommèle sans cesse et se dit inécontent. La reconnaissance lui est aussi inconnue qu'à ses sujets : plus on leur donne, plus ils deviennent avides et importuns. Il n'y a pas jusqu'à la nourriture qu'ils nous voient manger, jusqu'aux habits que nous portons, qu'ils ne nous demandent d'un ton patelin et avec des manières rampantes qui inspirent le dégoût et le mépris à la première vue. Il était près de minuit lorsqu'Adouly se leva pour partir. Il emportait de la toile, du drap, des cotonnades, des pipes, des tabatières, des couteaux, du papier, de l'encre, des sifflets, etc., et même quelques-uns de nos livres, tant son avarice était insatiable. "

La rapacité du chef Badagri fut pour les frères Lander la source de bien des contrariétés et des privations : car tous ces objets dont il les dépouillait sont les seules ressources qu'avaient les voyageurs dans ces pays pour obtenir leur passage et leur nourriture.

Nous ne suivrons pas les frères Lander dans leur pénible route à travers les royaumes de Yariba et de Borgon : arrivons avec eux à Boussa, où périt Mungo-Park, et où ils eurent la première vue du Niger. " Ce matin nous avons visité ce fameux Niger ou Quorra, qui coule au pied de la ville, à un mille environ de notre résidence. L'aspect de ce célèbre fleuve nous a grandement désappointés. Des roches noires et rugueuses s'élevaient au centre, occasionnant à la surface de forts bouillonnements et des courants qui se croisaient. On nous dit qu'à quelques milles au-dessus de Boussa, la rivière était divisée en trois branches par deux petites îles fertiles, et qu'au-delà elle coulait unie et sans interruption jusqu'à Funda. Ici le Niger, dans sa partie la plus vaste, n'a guère qu'un jet de pierre de largeur. Le rocher sur lequel nous étions assis domine l'endroit où périrent Park et ses compagnons. Nous pensâmes tristement à cette circonstance et au nombre de belles et précieuses vies qui ont été sacrifiées à l'exploration de cette rivière, priant humblement le Très-Haut que nous, humbles instruments, puissions mettre à fin la grande question du cours et de l'embouchure du fleuve. "

" La ville de Boussa se compose d'un grand nombre de groupes ou amas de huttes à peu de distance les unes des autres. Elle est défendue d'un côté par la rivière de Quorra ou le Niger, et de l'autre par une muraille surmontée de tourelles et entourée d'un fossé formant un demi-cercle parfait. Malgré ce rempart naturel et artificiel, cette ville a été prise par les Fellans il y a plusieurs années : ses habitants s'enfuirent avec leurs enfants et leurs effets dans une des petites îles du Niger ; mais les chefs de Niki, de Wovou et de Kianna ayant appris ce désastre, se réduirent, et se joignant aux habitants de Boussa, repoussèrent les Fellans dans le Niger, où il en

périt un grand nombre. Depuis lors la ville n'a jamais été envahie, ni même menacée. Le sol est fertile et produit en abondance du riz, du blé, des ignames. Le *douah*, grain d'une espèce particulière, réussit parfaitement dans ce pays : il produit cinq cents mesures par an, et forme la principale nourriture des habitants riches ou pauvres. L'arbre à beurre fleurit dans la ville et aux environs. L'huile de palmier est apportée du Nyffé, mais n'est employée que comme nourriture, et seulement par le roi et quelques-uns des principaux habitants, car elle est rare et fort chère. Le roi et la midiki ont chacun beaucoup de bestiaux, mais pas un de leurs sujets ne possède une seule bête à cornes : ils ont seulement des troupeaux de moutons, de chèvres, et tirent du Niger une immense quantité de poisson. Le gouvernement du pays est despotique, mais le pouvoir illimité dont le monarque est investi est presque toujours exercé avec douceur et modération, tous les différends entre les particuliers sont réglés par le roi, qui inflige au coupable telle punition qu'il juge à propos. "

A Yaouric, où les frères Lander se rendirent en remontant le Niger, le roi du lieu les retint plus d'un mois dans l'espoir de leur soutirer tout ce qui leur restait.

" Un des motifs du monarque pour nous retenir est des plus fantasques. Il a fait arracher du corps d'une autruche vivante une certaine quantité de plumes dont il nous a fait don, et persuadé qu'il suffit d'en accroître le nombre pour arriver à faire un présent fort agréable à notre souverain, il nous a déclaré qu'il fallait attendre que le plumage de l'autruche eût repoussé et qu'on pût faire subir la même opération à la partie de son corps intacte, le temps, assurait-il, étant trop rigoureux pour qu'on pût enlever à l'oiseau toutes ses plumes à la fois : de plus, selon lui, pour accélérer leur croissance, il fallait frotter la peau de l'animal avec du beurre, ce qui exigea environ deux cent quatre-vingt-huit livres de beurre, et ne coûtait pas moins de 2000 cauris : somme qui devait entrer en déduction de celle qu'il nous devait ; car, disait-il, ces frais-là ne pouvaient le regarder. " Heureusement pour nos voyageurs, un messenger du roi de Boussa vint s'informer des motifs de l' inexplicable conduite du sultan de Yaouric et demander qu'ils fussent relâchés. Ils revinrent à Boussa, d'où ils durent encore faire une visite au roi de Wovou, frère de la midiki. On ne peut se figurer tout ce qu'il leur fallut encore de temps et de peine pour obtenir un canot et la permission de descendre le Niger. Enfin le vingt septembre, le roi et la reine de Boussa vinrent leur faire une visite d'adieux et leur donner leur dernière bénédiction. " Après les compliments mutuels, nous avons exprimé à tous deux les sentiments de reconnaissance dont nous étions remplis pour tant de bienveillance, d'hospitalité, d'attentions : pour la tendresse avec laquelle ils nous avaient traités pendant un séjour de près de deux mois que nous avions passé dans la plus parfaite sécurité, jouissant de tout le bonheur, de tous les plaisirs qu'il avait été en leur pouvoir de nous procurer. Nos mains alors se sont rencontrées, et nous nous les sommes serrées mutuellement avec émotion. Nos paroles, les dernières qu'ils devaient nous entendre prononcer, allèrent au cœur de ces braves gens, des larmes d'attendrissement tombèrent de leurs yeux lorsqu'ils se retirèrent. L'air pensif et affligé, avec l'intention de composer quelque charme puissant pour notre conservation et le succès de nos entreprises. A notre sortie, qui eut lieu peu après qu'ils nous eurent quittés, une autre scène nous attendait dans la cour. Elle était remplie de voisins, de nos amis, de nos connaissances, tous à genoux sur notre passage, levant les mains au ciel pour nous bénir ; ceux qui professaient la religion mahométane imploraient pour nous avec ferveur la protection d'Allah et du prophète. La plupart pleuraient, et tous étaient plus ou moins affectés. L'attendrissement nous gagnait aussi : certes il eût fallu avoir un cœur de pierre pour se défendre de toute émotion à la vue d'un pareil spectacle. Nos remerciements réitérés, nos adieux les plus affectueux répondirent aux adieux touchants de ces pauvres créatures. Le chemin jusqu'au Niger était également bordé de gens dont les uns mettaient un genou en terre, les autres deux : et ce fut au milieu de ces bénédictions universelles que nous atteignîmes le rivage. "

Suite et fin au prochain numéro.

SITUATION DEMANDÉE.

UN INSTITUTEUR d'une conduite irréprochable, capable de tenir une ÉCOLE MODÈLE, sachant bien la langue anglaise, pouvant, de plus, occuper une place de MAÎTRE CHANTRE, et même d'ORGANISTE, demande une situation pour le commencement de l'année scolaire. Pour plus amples informations, s'adresser à M. LA GARDE à l'Hospice de St. Joseph.
1^{er} décembre 1846.